**Jan Douwe VAN DER PLOEG. *Les paysans du
XXIe siècle : mouvements de repaysanisation dans
l'Europe d'aujourd'hui***

traduit de l'anglais par Agnès El Kaïm - Paris, Éditions Charles Léopold
Mayer, 2014, 217 p.

Frédéric Courleux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/4827>

DOI : [10.4000/economierurale.4827](https://doi.org/10.4000/economierurale.4827)

ISSN : 2105-2581

Éditeur

Société Française d'Économie Rurale (SFER)

Édition imprimée

Date de publication : 15 février 2016

Pagination : 79-81

ISSN : 0013-0559

Référence électronique

Frédéric Courleux, « Jan Douwe VAN DER PLOEG. *Les paysans du XXIe siècle : mouvements de repaysanisation dans l'Europe d'aujourd'hui* », *Économie rurale* [En ligne], 351 | Janvier-février 2016, mis en ligne le 15 février 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/economierurale/4827> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/economierurale.4827>

Jan Douwe VAN DER PLOEG

Les paysans du XXI^e siècle : mouvements de repaysanisation dans l'Europe d'aujourd'hui

traduit de l'anglais par Agnès El Kaïm
Paris, Éditions Charles Léopold Mayer, 2014, 217 p.

La Fondation Charles Léopold Mayer a récemment publié en français une version remaniée de deux ouvrages du sociologue néerlandais Jan D. Van der Ploeg, professeur à Wageningen (Pays-Bas) et à l'Université agricole de Chine à Pékin. Cet ouvrage ambitieux se base sur une littérature vaste, mobilisant des travaux de sociologie rurale relevant de contextes tant de pays développés que de pays en développement. Des travaux de terrain conduits par l'auteur principalement aux Pays-Bas et en Italie sont également mis en valeur.

Plus qu'un exercice de synthèse, cet ouvrage appelle ni plus ni moins à une refondation des approches de sociologie dédiées à l'agriculture. La thèse centrale pourrait se résumer ainsi : les cadres intellectuels dominants empêchent de comprendre les évolutions d'une population agricole engagée dans une recherche d'autonomie pour résister à la mainmise de l'Empire alimentaire mondial. Qu'il s'agisse de l'école française de sociologie rurale relevant de Mendras (*La fin des paysans*, 1970), ou de l'influence de l'économiste américain Théodore Schultz (*Transforming traditional agriculture*, 1964), Jan D. Van der Ploeg enjoint à dépasser ces approches qui seraient « maintenant inadaptées pour appréhender pleinement la présence, l'importance, les problèmes et les potentiels des paysanneries d'aujourd'hui, notamment celles qui vivent et travaillent dans des conditions imposées par les empires alimentaires »¹. En particulier,

il constate qu'elles sont limitantes, voire productrices d'ignorance, dans la mesure où l'objet étudié, le monde paysan, est avant tout considéré pour le résidu qu'il représente au vu de la baisse de ces effectifs depuis la fin du XIX^e siècle. Preuve en serait le faible nombre de travaux visant à saisir les nouvelles différenciations qui s'opèrent dans cette population en réponse à la modernisation du secteur.

Encore plus drastique, l'auteur dénonce une sorte de tautologie, de circularité dans le raisonnement, liée à un excès de normativité. « Ce que la science a créé, c'est une image et un modèle d'agriculteur entrepreneur, un modèle qui définit ce que doivent être l'agriculteur, ses pratiques et les relations qu'il entretient. [...] C'est pourquoi on estime généralement, notamment dans les zones où les projets de modernisation fonctionnent, que la paysannerie a *de facto* disparu. Selon tout à la fois les "modernistes" et les marxistes, les paysans sont devenus soit des entrepreneurs, soit des prolétaires »².

Au-delà de cette critique méthodologique, Jan D. Van der Ploeg jette les bases d'un renouveau scientifique qui reconsidérerait comme pertinents les « repères classiques que sont l'autonomie, l'autosuffisance et le cycle démographique de la famille paysanne », et qui appréhenderait pleinement leurs capacités d'action afin de cesser de voir les paysans comme des « victimes passives », comme « des obstacles au développement »³ ou, citant Mendras (1970), comme une source de « rébellion contre la rationalité de la société industrielle »⁴.

Le cœur de l'ouvrage se situe dans le troisième chapitre, où, *via* une analyse comparée des mécanismes à l'œuvre, l'auteur explicite les trajectoires de différenciation entre l'agriculture entrepreneuriale et l'agriculture paysanne :

2. Page 46.

3. Pages 47-48.

4. Page 68.

1. Page 47.

artificialisation contre coproduction, dépendance vis-à-vis des marchés contre lutte pour l'autonomie, entrepreneuriat contre savoir-faire, augmentation d'échelle contre intensification par le travail, spécialisation contre multifonctionnalité.

Le mouvement de repaysanisation qu'il appelle à considérer pleinement aurait débuté au cours des années 1990 en Europe. Il résulterait de deux flux : le premier provient d'individus n'étant pas forcément issus de parents eux-mêmes agriculteurs, mais cherchant dans l'agriculture un projet de vie ou un complément d'activité ; le second résulte, quant à lui, d'agriculteurs cherchant à réorienter leur système de production afin de retrouver des latitudes face au constat de l'emprise croissante de l'empire agroalimentaire. La déclinaison des concepts de Negri et Hardt (*L'Empire*, 2000) fonctionne, il est vrai, assez bien à propos du réseau oligopolistique qui contrôle la production, la distribution et la consommation alimentaire ; ces dernières cherchant à centraliser et s'approprier la valeur, sans forcément être directement impliquées dans la production.

S'appuyant notamment sur son expertise de l'évolution des exploitations laitières des Pays-Bas et d'Italie, Jan D. Van der Ploeg défend la thèse de la fragilité croissante des exploitations entrepreneuriales « considérées comme les plus « compétitives » [mais qui] ont le plus de mal à faire face aux conditions inhérentes à la mondialisation et à la libéralisation »⁵, du fait de la rigidité de leur structure de coûts et des limites à l'artificialisation des modes de production. En période de crise de prix, l'agriculture entrepreneuriale entrerait dans des phases de désactivation, faute de retours sur investissement des capitaux engagés, là où l'agriculture paysanne trouve sa résilience dans sa logique propre : assurer la continuité de l'exploitation en

contrôlant l'autonomie de sa base de ressources.

Ce dernier concept est assez central dans l'ouvrage : on entend par là l'ensemble des facteurs de production au sens large (y compris ceux relevant des liens sociaux et des savoir-faire), qui permettent la production et la reproduction de l'unité de production. La base de ressources est par définition limitante, ce qui implique pour l'agriculture paysanne de rechercher, quitte à produire moins, l'efficacité et la création de valeur ajoutée *via* des stratégies d'intensification par le travail (en quantité et en qualité), fourni pour l'essentiel par les membres de la famille. Inversement, l'agriculture entrepreneuriale se caractérise davantage par des stratégies d'expansion de la base de ressources pour produire plus, souvent au détriment de la valeur ajoutée et de l'emploi.

La repaysanisation s'inscrit ainsi pleinement dans un mouvement de contestation des institutions et des schémas modernistes prévalant depuis le milieu du XX^e siècle en Europe, où l'agriculteur était moins vu comme l'acteur central du système de production agricole que comme l'opérateur de prescriptions venues d'ailleurs. Elle se caractérise notamment par une remise en cause des processus et modes de travail, afin de faire émerger des pratiques professionnelles « qui autorisent une prise de recul, de la flexibilité et de la qualité, et réduisent considérablement le stress »⁶. La critique de l'ère moderniste n'épargne pas la recherche et les systèmes-experts : l'exemple de la coopérative territoriale NFW (Noardlike Fryske Walden) aux Pays-Bas rappelle comment, sous la menace de réglementations environnementales contradictoires et déconnectées des pratiques agricoles, des agriculteurs se sont organisés pour entrer en négociation avec les autorités, sur la base d'objectifs partagés, afin de disposer de marges de

5. Page 32.

6. Page 125.

manœuvre afin d'appliquer au mieux les solutions techniques qu'ils avaient fait émerger de leurs propres expérimentations. De manière générale, l'auteur appelle d'ailleurs à porter l'attention sur l'ensemble des structures de coopération entre agriculteurs, car elles sont l'expression de cette recherche d'autonomie individuelle et (/car) collective.

Enfin, le dernier chapitre de cet ouvrage riche, et sûrement fondateur, postule un principe paysan et en décline les dimensions. On relèvera notamment celle-ci : « Le principe paysan réaffirme l'importance et la satisfaction qu'il y a à travailler avec la nature vivante, à être relativement indépendant, à se servir de

son savoir-faire et à être fier de ce que l'on a bâti. Il met en outre l'accent sur la confiance dans ses propres forces et ses propres idées »⁷. S'il invite à voir, dans la repaysanisation une solution à la crise agraire actuelle par un nouvel enchâssement de l'agriculture avec la société et la nature, l'auteur va plus loin dans la transcendance en érigeant le principe paysan en volonté émancipatrice, en résistance démocratique et citoyenne face aux empires et aux processus de « reféodalisation » à l'œuvre. ■

Frédéric COURLEUX

*Centre d'études prospectives
MAAF*

7. Page 187.